



HAL
open science

Pourquoi l'on n'est pas 'à la flûte' comme l'on est 'au piano': (encore) une note sur 'à' de type "routine sociale"

Michel Aurnague

► To cite this version:

Michel Aurnague. Pourquoi l'on n'est pas 'à la flûte' comme l'on est 'au piano': (encore) une note sur 'à' de type "routine sociale". 2015. hal-02632371

HAL Id: hal-02632371

<https://hal.science/hal-02632371>

Preprint submitted on 27 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Pourquoi l'on n'est pas à la flûte comme l'on est au piano :
(encore) une note sur à de type « routine sociale »**

Michel Aurnague

Cognition, Langues, Langage, Ergonomie (CLLE-ERSS, UMR 5263)
CNRS & Université Toulouse - Jean Jaurès

1. Introduction¹

La préposition *à* présente de nombreux emplois en français dont deux ont particulièrement retenu l'attention des études sur l'espace linguistique, à la suite de Vandeloise (1988). Dans cet article, l'auteur distingue, en effet, deux usages **statiques** de *à* : l'un indique la position/localisation d'une entité-cible (ou entité localisée) par rapport à une entité-site (ou entité localisatrice) : *Léopold est à Liège, Max est au hangar* ; l'autre vise plutôt à préciser l'activité à laquelle participe l'entité-cible, activité dont la nature est suggérée par le site (qualifié, dès lors, de « site intégré ») : *Léopold est au piano, Léopold est à la montagne*. L'étude de Vandeloise souligne le fait que les sites impliqués dans le premier usage doivent avoir une position connue/spécifiée et sont, par conséquent, introduits par des noms propres (de lieux géographiques) ou des noms communs associés à l'article défini (interprétation définie). Les Nsite requis par le second usage n'ont pas pour fonction première de localiser dans l'espace et l'article défini auquel ils se combinent la plupart du temps fait l'objet d'une interprétation générique. Complétant ces observations de Vandeloise, nous avons montré que les Nsite susceptibles de servir de complément à la préposition *à* dans son emploi localisateur dénotaient des « lieux spécifiés » alors que ceux apparaissant dans l'emploi « routinier » pouvaient désigner des lieux aussi bien que des « objets » (nous ne revenons pas sur ces distinctions à propos desquelles on trouvera plus de détails dans : Aurnague 1996, 2004, 2009).

Un examen récent de l'usage de *à* de type « routine sociale » fondé sur des exemples attestés – principalement extraits de la base textuelle Frantext – (Aurnague 2012) nous a permis d'en confirmer trois propriétés importantes. Il est, tout d'abord, clairement apparu que l'emploi routinier de *à* vise à exprimer l'activité ou état dans lequel se trouve l'entité-cible de la description plutôt qu'une **véritable** localisation. Les questions en *où* souvent utilisées pour établir un diagnostic de « spatialité » sont, à ce titre, assez inopérantes ici, l'expression d'une activité ou d'un état pouvant constituer une réponse parfaitement convenable à ce type de question (– *Où est Max ? – Il est à la chasse/à la plonge/à la traite/au travail/malade*²). Deuxièmement, les Nsite examinés dans le cadre de cette étude – Nsite présentant, selon des

¹ Je remercie Georges Kleiber pour sa lecture attentive d'un travail précédent (Aurnague 2012). Ses remarques, ainsi que diverses contributions sur la sémantique des groupes prépositionnels en *à* de type « routine sociale » (Corblin 2012, Hernández 2012), ont été le point de départ des réflexions et précisions consignées dans cette note. Mes remerciements vont aussi à Dejan Stosic dont j'ai pu bénéficier des commentaires concernant une version préliminaire de ce texte.

² Le sémantisme des GP d'activité/état et des adjectifs mobilisés dans des énoncés-réponses de cette nature, en association avec la copule *être*, n'introduit, en lui-même, aucun **lieu spécifié** (Aurnague 2012 : 205-206). Ces expressions permettent simplement de restreindre le « domaine de recherche » de la cible (Langacker 1987 : 286, Vandeloise 1987,1988) en tirant parti des informations relatives à l'activité/état et à son « référent spatio-temporel » (Aurnague et al. 1997).

termes inspirés de Vandeloise, un haut degré de « généricité » (Aurnague 2004) – font preuve d’une nette indifférence au nombre, en même temps qu’ils répugnent à être modifiés. Le signe le plus manifeste de cette « indifférence » est qu’une description impliquant une pluralité de cibles et un Nsite associé à l’article défini singulier peut aussi bien mettre les premières en relation avec une seule entité du type indiqué par le Nsite que plusieurs (ex : – *Ça y est, ils sont au lit, dit Mariette ; Des listes de personnes circulent, ceux qui se cherchent, ceux qui sont à l’hôpital, ou morts*). Troisièmement, les groupes prépositionnels en à requérant l’interprétation routinière de la préposition peuvent n’introduire aucun site du type attendu voire même aucun site du tout (absence de référence « externe »). Dans (Aurnague 2012), nous avons soutenu que, loin d’être une exception, ce phénomène était une conséquence attendue de l’usage routinier de à et une potentialité toujours présente, sa concrétisation finale dépendant de facteurs extralinguistiques (tenant, en particulier, au fait que le « détachement » ou « séparation » de la fonction se réalise plus souvent pour les objets que pour les lieux). Le GP *au pupitre* indiquant qu’une cible animée dirige ou mène une formation musicale est ainsi utilisé dans l’exemple ci-dessous alors même qu’aucun pupitre n’est présent dans le contexte (Gaby Serra avait pour réputation de diriger sans partition et sans pupitre comme le souligne le site web mentionné, photos à l’appui !) :

- (1) *C’est que, au pupitre, cette frêle jeune femme se transforme absolument... Afin d’être en communion constante avec ses exécutants, Gaby Serra conduit de mémoire, sans partition, fidèle en cela aux préceptes reçus à l’école impitoyable d’Igor Markevitch* (http://alger-roi.fr/Alger/opera/textes/5_chef_orchestre_alger_revue.htm ; page consultée en février 2014)

D’autres exemples attestés ont été fournis dans (Aurnague 2012) pour *être au lit* et *être à table* et nous avons également montré qu’un détachement au moins partiel de la fonction était envisageable pour les sites catégorisés comme des lieux (on peut être à l’école sans être dans une école : *Je suis de ceux qui pensent avec Marc-Aurèle, que l’homme est à l’école toute sa vie*).

2. Et le déterminant dans tout ça ?

Interprétations intensionnelle vs. para-intensionnelle

En dehors des travaux sur l’espace, la particularité de certains GP en à a attiré l’attention des spécialistes de la détermination et de la référence et, tout particulièrement, celle de N. Furukawa dont l’exemple suivant extrait d’une interview du général Bigeard par J. Chancel a ressurgi régulièrement dans les travaux de l’auteur et, plus généralement, dans la littérature (cet exemple a été initialement discuté dans (Furukawa 1986)) :

- (2) *Bigeard, revenons à votre mère. Elle vous a connu général ? / Non, malheureusement, et je le regrette bien. Ma mère est morte à quatre-vingt-quatre ans. J’étais encore colonel, je commandais à ce moment-là une brigade de parachutistes à Pau. Ma mère est morte à l’hôpital d’un cancer (Radioscopie IV)*

Furukawa soutient que le Dét N *l’hôpital* fait ici l’objet d’une lecture intensionnelle de l’article défini, lecture qu’il propose de paraphraser par ‘le-être-hôpital’ et, plus récemment,

par ‘(ce qui est appelé) le ‘hôpital’’³ (1986, 1997, 1998, 2010, 2015). Un argument central de l’auteur est que « L’existence d’un hôpital particulier, qui peut certes se concevoir en bonne logique – on ne peut en effet rendre le dernier soupir dans un lieu abstrait ! – n’entre cependant pas en ligne de compte » (Furukawa 1997 : 173).

Dans (Aurnague 2012), nous avons repris l’hypothèse d’un schéma intensionnel pour saisir la sémantique des GP en *à* du type *au lit*, *à table*, *à l’école* ou *à l’hôpital* mais en y faisant intervenir l’expression de l’activité ou état que véhicule, de façon très nette (cf. supra), la préposition *à* dans son interprétation routinière. *Max est au lit/à table/à l’école/à l’hôpital* se voit donc glosé par ‘**Max est dans l’activité/état associé, dans le lexique, au nom ‘lit, table/école/hôpital’ (pour une cible animée bénéficiaire)**’. La référence à l’activité/état – permise par l’usage de *à* considéré – est ici un élément essentiel du mécanisme interprétatif, qui explique, selon nous, la possibilité d’une exploitation intensionnelle du Nsite⁴.

Dans le sillage des travaux de Furukawa, F. Corblin (2011, 2012) s’est intéressé, lui aussi, aux GP en *à* et ce dans une perspective assez nouvelle visant à établir un pont entre les travaux en sémantique de l’espace et ceux sur la détermination et la référence. La solution qui est avancée pour analyser des expressions telles que *à l’hôpital* ou *à l’école* n’est pas intensionnelle et se fonde sur une lecture définie du déterminant. La légitimation de cette lecture définie repose sur des paramètres « fonctionnels » qui garantissent l’existence d’un « particulier » jouant un rôle vis-à-vis de l’entité-cible mais sans que l’identification de ce particulier soit nécessaire (ce procédé est qualifié de « F-identification » par Corblin et couvre, plus généralement, ce que l’on a l’habitude d’appeler « définis associatifs »). On se trouverait donc dans un cas de figure similaire à celui mis en jeu par des descriptions du type *Le médecin a conseillé à Luc de se reposer* où le médecin « vérifie une fonction N relativement à un élément de la situation » (Corblin 2011), en l’occurrence ici le fait de remplir sa fonction de médecin relativement à Luc. L’activité pertinente à l’interprétation des GP en *à* étudiés serait récupérée via l’exploitation du « qualia téléique » associé au Nsite dans le lexique génératif de Pustejovsky (1995) et l’interprétation routinière de la préposition *à* jouerait un rôle de premier plan pour l’exploitation de ces informations (cf. infra).

La référence homogène, une autre voie ?

Sans entrer dans le foisonnement des propositions et débats qui ont surgi, au cours des années 1980-1990, autour de l’article défini, nous pensons que d’autres solutions pourraient sans doute être formulées pour rendre compte du fonctionnement sémantique des constructions en *à* (*Dét*) Nsite examinées. Une troisième piste possible consisterait, en particulier, à utiliser les

³ Furukawa (2015) insiste particulièrement sur le fait que la partie véritablement intensionnelle ou intra-linguistique de la paraphrase ‘(ce qui est appelé) le ‘hôpital’’ correspond au segment ‘le ‘hôpital’’ (selon lui, « *le* est la marque de l’intension du nom *hôpital* »). Le segment ‘(ce qui est appelé)’ permet, si besoin, d’établir un pont référentiel avec le monde extralinguistique (dans l’exemple (2) cette partie du schéma est rendue inopérante car la référence à un particulier est superflue). Furukawa fait parfois appel à la « présupposition existentielle » mais considère que celle-ci peut s’appliquer à la seule partie intensionnelle de la paraphrase proposée. En comparaison, l’interprétation associative ou fonctionnelle du défini (Corblin 2011, 2012 ; voir plus loin) recourt à la « présomption d’identifiabilité » et l’analyse homogène/massive du défini générique (Kleiber 1989, 1990) à la « présupposition d’unicité existentielle ».

⁴ Dans la solution proposée, le contenu sémantique de la glose (contenu qualifié de « minimal ») est associé à une inférence pragmatique (défaisable) selon laquelle « pour chaque Ncible linguistiquement relié à un Nsite, une ou plusieurs entités du type requis (par le Nsite) sont normalement présentes dans la situation » (Aurnague 2012 : 207). Cette règle n’est activée que ponctuellement et dans des conditions contextuelles et cotextuelles spécifiques. Voir plus loin.

travaux de G. Kleiber (1989, 1990) sur le générique comme massif en considérant que les GP en *à* de type routine sociale introduisent bien un référent mais que celui-ci est de nature homogène ou massive/massique. Une construction de la forme *(Dét) Ncible être à-routine (Dét) Nsite* aurait, dans ce cadre, un sens paraphrasable par **‘l’entité désignée par ‘(Dét) Ncible’ est au (en relation avec le) référent homogène que dénote ‘(Dét) Nsite’ et en endosse l’activité/état’**. L’activité ou état sous-jacent jouerait, ici encore, un rôle important en rendant possible une présentation homogène/unitaire du référent correspondant au site. Dans cette formulation, comme dans l’analyse de Corblin, l’existence d’un référent externe est néanmoins postulée, à rebours d’une conception en termes d’intension ou de référence « interne ». Et cette existence se heurte, plus ou moins directement, à deux des trois impératifs théoriques (majeurs) auxquels doit faire face ici toute analyse du déterminant, impératifs que nous évoquons ou rappelons maintenant.

Trois problèmes théoriques

Le premier problème réside dans la difficulté à reprendre le constituant *Dét Nsite* (et le référent qu’il est supposé introduire dans le modèle de discours) au moyen d’un pronom personnel. Les suites obtenues apparaissent souvent peu naturelles, voire inacceptables, pour bien des locuteurs : *Max est à l’école depuis trois mois. ??Elle est toute neuve/?(?)Elle dispense un enseignement bilingue ; Grippée, Léa est au lit depuis trois jours. ??Il est au premier étage de sa maison/??Il l’aide à se rétablir*. Des énoncés plus heureux ne sont pas exclus mais les éléments qu’ils intègrent tendent fréquemment à renforcer la dimension spatiale de la description, ajoutant par là-même une coloration localisatrice au contenu strictement routinier du GP en *à* (et de la phrase hôte ; cf. Aurnague 2012 : note 19). F. Corblin (2011, 2012) a également pointé le fait que la reprise anaphorique devient meilleure lorsqu’elle fait appel à un démonstratif (*ce(t)/cette*). Cette observation ne nous semble cependant pas de nature à éclipser le phénomène signalé ci-dessus, à savoir la difficulté à recourir au pronom personnel en continuation discursive⁵.

Le deuxième problème, déjà signalé plus haut (introduction), a été largement commenté dans (Aurnague 2012). Il a trait à l’absence possible d’un référent du type indiqué par le *Nsite* et parfois même de toute référence à un élément externe (en particulier pour les sites catégorisés comme des objets : *au lit, à table, au pupitre...*). Comme nous l’avons rappelé, il ne s’agit pas, pour nous, d’une manifestation marginale mais d’un phénomène majeur qui, s’il constitue l’aboutissement d’une dynamique sous-jacente (cf. infra), est au cœur du sémantisme de *à* routinier.

Une troisième difficulté, plus générale (en ce sens qu’elle questionne la plupart des approches du déterminant), doit être mentionnée. Elle tient à la non-systématicité des constructions de la forme *à Dét Nsite* (avec *Dét* = article défini) permettant une interprétation de type « routine sociale » et à l’« hétérogénéité » apparente qui en résulte. Si, comme le note fort justement Corblin (2011, 2012), le GP en *à* – plus précisément, la préposition interagissant avec le

⁵ D’autant que le sentiment linguistique des locuteurs est, encore une fois, partagé et que certaines théories de l’anaphore et de la deixis (Cornish 1999) reconnaissent aux démonstratifs la faculté de forcer l’introduction d’un référent.

contenu sémantique du Nsite – a, à lui seul, la capacité de déclencher la lecture routinière⁶ et que, par ailleurs, la fonction des entités-sites est systématiquement encodée dans le lexique (ex : qualia téléique de Pustejovsky) – et/ou dans la connaissance du monde associée à ces entités –, la possibilité d’obtenir une structure et une interprétation appropriées devrait être « régulière ». La fonction caractéristique d’un livre ou d’un crayon devrait ainsi, au même titre que celle d’un lit ou d’un téléphone, autoriser le recours à des descriptions routinières (avec Nsite précédé de l’article défini singulier) n’exigeant pas l’élicitation/installation préalable du composant « activité/état » (ex : *Quand Luc revînt, Max était au lit*) et pouvant, si besoin, dénoter une pluralité de cibles et de sites (ex : *Dans la salle, tous les enfants étaient au lit*). Or ce n’est pas le cas : *Quand Luc revînt, Max était *au livre/crayon ; Dans la salle, tous les enfants étaient *au livre/crayon*.

Un examen plus poussé montre que ces irrégularités sont **régulières** et, pour la plupart d’entre elles, prédictibles. Les contraintes à l’œuvre découlent d’une dynamique plus générale qui paraît essentielle au moment de comprendre l’émergence et le fonctionnement syntactico-sémantique des GP en à de type « routine sociale ».

3. Être à la flûte vs. être au piano : les stigmates d’une parenté pas si lointaine

La contrainte de stabilité

Dans (Aurnague 1999, 2004, 2009), nous avons déjà eu l’occasion de mentionner le « chevauchement » possible, dans certains énoncés, des deux usages de à (localisation vs. routine) que distingue Vandeloise (voir aussi Borillo 2001). Par ailleurs, et sans remettre en cause leur autonomie respective (matérialisée, notamment, par la nature distincte des sites sélectionnés ; voir introduction), nous avons montré que des contraintes communes paraissent peser sur ces deux types d’emplois. Les entités mises en jeu par le complément de à routinier répondent, en particulier, à des exigences de stabilité qui relèvent à la fois de l’opposition sémantico-pragmatique entre cible et site – caractéristique des relations spatiales – et de la notion de lieu (condition de fixité). L’impossibilité d’indiquer que *Max est à la voiture* alors qu’il conduit celle-ci n’est pas tant le fait d’un manque de saillance de la possible interaction humain-automobile (conduite) que du caractère mouvant de ce site au moment de la description (le constat est le même pour un vélo ou une moto). On aurait là une version atténuée de la contrainte de stabilité ou fixité s’appliquant aux lieux⁷. Corrélativement, l’acceptabilité, dans la même situation, d’un énoncé de la forme *Max est au volant de la voiture* est, pour une grande part, imputable au changement de cadre de référence opéré par cet énoncé, le « composant » volant occupant une position fixe dans l’entité-tout que constitue la voiture (ce fonctionnement est à rapprocher de celui observé pour à localisateur et les Noms de Localisation Interne (NLI), modulo la notion de lieu spécifié : **L’oiseau est à*

⁶ La présence dans le cotexte et/ou dans le contexte d’indices permettant d’« asseoir » la relation fonctionnelle entre la cible et le site – et, dans la perspective d’une F-identification, de justifier le recours à un article défini introduisant le Nsite – n’est pas nécessaire. Corblin (2012) parle d’« autolégitimation ».

⁷ Même en mouvement, une automobile n’est pas un trop mauvais site puisque la ou les cibles qu’elle contient bougent en même temps qu’elle (contrôle de la cible par le site). La contrainte d’immobilité qui paraît opérer ici est donc intermédiaire entre celle pesant sur les sites ((im)mobilité relative cible-site) et celle, plus contraignante, qui fonde les lieux.

l'arbre ; L'oiseau est au pied/sommet de l'arbre). Le rôle crucial de la stabilité du site se manifeste par un autre biais : des phrases telles que *Max est à la voiture* ou *Max est encore à sa/la voiture !* deviennent, en effet, parfaitement acceptables lorsque la voiture à laquelle il est fait référence est immobile et que le contexte situationnel suggère la réalisation d'une activité relativement au site (*Luc attend à la voiture ; Max bichonne sa/la voiture*). Les faits relevés pour les Nsite *vélo* ou *moto* sont en grande partie similaires (ex : *Max est *au vélo/*à la moto* (en mouvement) ; *Max est au guidon du vélo/de la moto* (en mouvement) ; *Max est encore à sa/la moto !* (immobile) ; *Max est à son/au vélo d'appartement*).

Le rejet de descriptions⁸ telles que *Lorsque Luc revînt, Max était *au livre/crayon/marteau* – dans lesquelles le « site », potentiellement connu, est introduit par l'article défini – découle, selon nous, du même principe, la violation de la contrainte de stabilité y étant encore plus marquée. En effet, le complément de *à* sélectionne, dans ce cas, des entités contrôlées par la cible de l'énoncé (Max) et qui ne peuvent, par conséquent, revêtir le statut de site (on peut même considérer que les rôles de cible et de site sont inversés : Aurnague 2011). Ce n'est qu'au prix du recours au possessif que ces énoncés deviennent plus acceptables : *Quand Luc revînt, Max était (encore) à son livre/crayon/marteau (!)*. Plus généralement, l'émergence des constructions en (*être*) *à-routine* *Dét Nsite* (où *Dét* est l'article défini) semble, la plupart du temps, conditionnée par l'exigence de stabilité du « site », des contrastes assez fins pouvant être mis au jour. Nous pensons, par exemple, que si (*être*) *au téléphone* est possible et naturel à l'heure des 'smartphones', c'est parce que cette expression a été initialement utilisée en relation avec des entités fixes (dans un cadre de référence)⁹. De façon parallèle, le nom *tablette* ne constitue pas un excellent complément de *à* + article défini ((*être*) *à la tablette*) et, s'il joue ce rôle, ce sera, de préférence, avec des entités ayant une certaine stabilité – du fait de leurs caractéristiques intrinsèques (ex : *tablette graphique*¹⁰) ou du contexte dans lequel elles sont plongées.

Absence de stabilité et cas particulier des cadres processifs

Un autre contraste a été relevé dans (Aurnague 2004 : 185), qui nous renseigne, lui aussi, sur l'impact de la stabilité dans le fonctionnement des emplois routiniers de *à*. Il concerne le domaine des instruments de musique pour lequel la coordination de GP en *à* montre que, contrairement au Nsite *piano*, le Nsite *flûte* (ou *clarinette* dans l'exemple original) ne constitue pas un élément susceptible de localiser une cible et ceci pour les raisons déjà évoquées plus haut (la « cible » contrôle le « site ») :

(3) *Quand Luc revînt, Max était à la table de travail et Léa au piano/??à la flûte*

⁸ Pour lesquelles aucun contexte processif n'a été préalablement mis en place (voir plus loin).

⁹ En dépit du « bruit » imputable, notamment, à l'interprétation dative de *à* (ex : *Le smartphone est au téléphone ce que le traitement de texte est au papyrus...*), il est extrêmement intéressant de constater qu'en février 2014 *est au talkie walkie* ne comptait sur la Toile que 10 attestations (5 à 7 sont de type spatial non datif) alors que *est au téléphone* en comptait 1 990 000. Le rapport entre ces deux chiffres n'est pas celui que l'on attendrait si l'on se fie au nombre d'occurrences de *le talkie walkie* (486 000) et de *le téléphone* (3 740 000) à la même période. Notre sentiment est que l'interprétation routinière de *au talkie walkie* a été calquée sur celle de *au téléphone* et n'aurait sans doute pas vu le jour sans l'existence de la seconde expression.

¹⁰ La plupart des constructions (*être*) *à la tablette* que nous avons trouvées sur la Toile font référence à des tablettes graphiques qui sont généralement plus volumineuses et fixes que les instruments désormais appelés « tablettes ». D'autre part, les GP qui apparaissent dans ces contextes sont régulièrement sous-catégorisés par des verbes tels que *faire* ou *dessiner* : *J'avoue que t'as un bon coup de crayon, c'est à la tablette graphique que tu fais tout cela ?*

Dans le sillage de cet exemple, il avait été signalé que, si l'association de à à des instruments de musique « mobiles » (i.e. spatialement contrôlés par l'instrumentiste) était possible, cela était le fait de situations **bien particulières** (concerts, prestations, enregistrements...) dans lesquelles les expressions considérées visent à délimiter l'**activité** des divers protagonistes et leur contribution à un **procès plus global** (ex : *Sur la scène du théâtre du Stalag, quatre hommes faméliques, cheveux rasés, sabots aux pieds, interprètent le Quatuor : Olivier Messiaen est au piano, Etienne Pasquier au violoncelle, Henri Akoka à la clarinette et Jean Le Boulair au violon*). Un **cadre processif** plus ou moins précis doit donc être fourni par le cotexte et/ou le contexte situationnel, comme le confirment d'ailleurs les travaux récents consacrés à ce type d'emplois (Corblin 2012, Hernández 2012), au-delà même du cas spécifique mais paradigmatique des instruments de musique (l'exemple (4), construit, est extrait de Corblin (2012), l'exemple (5), attesté, est repris d'Hernández (2012)) :

- (4) Pour mettre en place ces vis, il fallait d'abord les introduire d'un coup de marteau, puis les visser avec le tournevis. *Ils se répartirent les tâches Pierre était au marteau, et Marie au tournevis.*
- (5) *Toute l'équipe se souvenait de nous et jusqu'au cuistot qui était au wok...*

L'étude de pareils énoncés est utile et bienvenue – notamment pour appréhender le statut référentiel des Dét N sélectionnés par à¹¹ – mais l'importance qui leur est accordée dans les travaux cités nous paraît démesurée au regard de leur statut marginal. Il ne s'agit pas ici de marginalité quantitative (ces exemples sont relativement nombreux) mais bien de marginalité qualitative au sens où ces emplois s'éloignent très sensiblement des caractéristiques habituelles de à routinier. L'installation explicite ou implicite dans un cadre processif au sein duquel est réalisée une « répartition des rôles » est, en particulier, emblématique de ces énoncés, alors que cette condition **ne s'applique pas** aux emplois **les plus courants** de à de type « routine sociale »¹². Il s'ensuit que les GP utilisés sont orientés, de façon plus radicale encore, vers l'expression d'une activité ou d'un état (Aurnague 2004 : 185). Ce qui sépare ces données des emplois communs de à routinier est cependant instructif car la rupture qui s'y manifeste n'est pas de nature arbitraire mais découle directement de la contrainte de stabilité mentionnée plus haut.

De la filiation à la séparation

Il est, de fait, un élément dont l'étude de à de type « routine sociale » ne peut faire l'économie : nous voulons parler du degré de « lexicalisation » des constructions en à (*Dét Nsite* (Aurnague 2004 : 184). Dans (Aurnague 2012 : 209) nous avons rappelé que les sites ou Nsite présentant un haut degré de « généricité » (ex : *lit, table, téléphone, four, réfrigérateur, école, hôpital, mer, plage, montagne, balcon, fenêtre*) pouvaient être mis en regard d'autres noms (ex : *table de travail, établi, mur*) au motif, notamment, que seuls les premiers entrent

¹¹ Ainsi, la collection d'attestations réunie par Hernández (2012) fait apparaître un recours nettement plus fréquent au défini pluriel qu'au défini singulier (ex : *C'est Richard Di Martino, déjà dessinateur de la série Malek Sliman chez Vents d'Ouest qui est aux crayons et apporte une esthétique résolument moderne à la série*). La question de l'interprétation des déterminants reste ouverte pour ces exemples de « répartition des rôles » et il serait intéressant de voir, au cas par cas, la solution qui rend le mieux compte des données (défini associatif, défini intensionnel, défini massif...).

¹² D'autre part, il va sans dire que les « sites » en présence n'entrent quasiment jamais dans des descriptions dénotant une pluralité de cibles et un site (potentiellement pluriel) identifié par un N précédé du défini singulier (voir sections 1 et 2).

dans des descriptions à cibles et sites pluriels où le Nsite est précédé du défini singulier (*Tous les enfants sont au lit vs. Tous les élèves sont à ??la/leur(s) table(s) de travail*)¹³. Ce contraste dessine, en réalité, un véritable continuum, depuis les Nsite dont l'association à à routinier s'accompagne d'une certaine définitude à ceux qui produisent des constructions nettement plus lexicalisées. Le terme « **lexicalisation** » vise ici à souligner le figement des **structures obtenues** (ex : *Les enfants sont ??aux lits/??aux téléphones*) et le « stockage » global dont elles font probablement l'objet par les locuteurs (Aurnague 2012 : note 20). A la suite de Fagard & De Mulder (2007) – quoiqu'avec une perspective et des motivations différentes –, nous avons préféré cette qualification à celle de grammaticalisation car les mécanismes sous-jacents conduisent à la formation de **groupes prépositionnels « pleins »** (ex : *(être) au lit, (être) au téléphone*). Mais le continuum ainsi dégagé doit être replacé à l'intérieur d'un processus plus général : celui de la **grammaticalisation de la préposition à**. Les travaux diachroniques sur ce marqueur (Goyens et al. 2002, Kilroe 1994, Mélis 2003) – comme ceux sur la préposition *en* (Amiot & De Mulder 2011, De Mulder 2008) – montrent, en effet, que le sens routinier de à dérive du sens spatial tout en présentant une certaine autonomie. C'est là toute la subtilité de cet objet d'étude pour lequel doivent être postulées à la fois séparation (rappelons que les conditions sémantiques des deux emplois de à examinés ne sont pas les mêmes, en particulier du point de vue de la nature de leurs compléments) et filiation. Les contraintes de stabilité qui semblent s'appliquer aux emplois de type « routine sociale » (voir plus haut) constituent, selon nous, les stigmates **en synchronie** de cette parenté **diachronique**. Ce phénomène peut-être rapproché de celui observé pour les Noms de Localisation Interne (NLI) qui, souvent issus de noms de composants (parties fonctionnelles d'entités), forment, avec la préposition à, des locutions prépositionnelles (ou prépositions complexes) de plus en plus figées, les signes de ce figement et de cette évolution diachronique étant détectables en synchronie (Aurnague 1996, 2004, Borillo 2000).

4. La plage et le « saut dans le grain » : figement, lexicalisation, métaphore

Contours schématiques d'une évolution

Comme nous venons de le voir, la lexicalisation progressive des GP en à est la manifestation d'un phénomène de première importance (grammaticalisation ou « chemin de grammaticalisation » de la préposition). Sa prise en compte permet de relier les usages routinier et localisateur tout en maintenant le postulat d'un fonctionnement (en grande partie) autonome du premier vis-à-vis du second. Dans ce dispositif, l'emploi routinier emprunterait le « patron » caractéristique de à localisateur (*à (Dét) Nsite* avec Dét = **article défini**¹⁴) mais celui-ci serait soumis à une double évolution de nature sémantique (mise en avant de

¹³ Pour les Nsite désignant des lieux, d'autres types de descriptions peuvent être mis à contribution, qui permettent de mettre au jour des différences assez subtiles et montrent comment certains GP en *en* sont utilisés pour suppléer au manque de généralité. On peut ainsi opposer les phrases *Cette activité se pratique à l'école/la piscine* et *Ce traitement s'administre à l'hôpital* aux énoncés suivants : *Cette ligne de produits se vend ??à la boulangerie/??au magasin* (vs. *Cette ligne de produits se vend dans les boulangeries/magasins (de notre réseau)* ; *Cette ligne de produits se vend en boulangerie/en magasin* ; *Ce type de document est diffusé ??à la mairie* (vs. *Ce type de document est diffusé dans les mairies/en mairie*).

¹⁴ Dans une telle optique, la présence typique du défini dans les emplois routiniers résulte avant tout de la lexicalisation et du calque opéré sur les constructions localisatrices.

l'activité/état, interprétation distincte du défini, possible absence de référence externe) et « formelle » (insensibilité au nombre, figement, disparition éventuelle de l'article). De façon très schématique, la sémantique de la phrase (*Dét*) *Ncible être à (Dét) Nsite* saisie par la glose a lors d'une interprétation purement spatiale (voir ci-dessous) se verrait assigner les contenus b ou c en situation d'emploi routinier. L'écart entre ces deux dernières gloses est censé refléter le continuum de lexicalisation dont il a été question plus haut : alors que certains usages routiniers de *à* requièrent une lecture définie de l'article ainsi que l'existence d'un référent externe (glose b : *à la table de travail, à l'établi, au mur*), d'autres groupes prépositionnels en *à* (les plus lexicalisés : *au lit, à table, au téléphone, à l'école, à l'hôpital...*) mettent l'activité/état dénoté au premier plan et se contentent d'une exploitation lexicale du Nsite (glose c)¹⁵.

Glose a : 'L'entité désignée par '(Dét) Ncible' est au (en relation avec le) référent que dénote '(Dét) Nsite'

Glose b : 'L'entité désignée par '(Dét) Ncible' est au (en relation avec le) référent que dénote '(Dét) Nsite' et en endosse l'activité/état'

Glose c : 'L'entité désignée par '(Dét) Ncible' est dans l'activité/état associé, dans le lexique, au nom 'Nsite''

Les recherches récentes de F. Corblin (2011, 2012) sur la détermination dans les GP en *à* ont eu le mérite, nous l'avons dit plus haut, d'accorder à la préposition (et, plus généralement, à la construction prépositionnelle) un rôle prépondérant dans l'émergence de l'activité/état auquel prend part la cible de l'énoncé. L'information issue de l'interaction entre *à* et le qualia téléique associé au Nsite y est, cependant, mise au service d'une interprétation « classique » du déterminant défini, en termes associatifs ou fonctionnels¹⁶. Dit autrement, les changements conjoints de sens et de forme pointés ci-dessus et les processus de lexicalisation (du GP)/grammaticalisation (de la préposition) dont ils sont l'indice n'entrent pas en ligne de compte dans cette démarche alors que leurs conséquences sémantiques sont nombreuses et concernent, à notre avis, le déterminant (voir Lucas (2012) pour un point de vue similaire). Le constat serait, du reste, le même pour toute analyse de l'article défini qui se contenterait d'appliquer un cadre préexistant au fonctionnement des GP en *à* (explications en termes de référent homogène ou massif, d'intension...) et ce sans prendre soin de l'articuler aux dynamiques à l'oeuvre. L'irrégularité des interprétations et constructions (*à* déterminant défini) acceptables n'est pas le moindre des obstacles auxquels se heurte un traitement de cette nature (i.e. prédéterminé), le rôle déclencheur de la préposition (dans l'évocation de l'activité/état) et l'information livrée par le nom et/ou le référent prédisant, en principe, un comportement régulier (voir sections 2 et 3).

¹⁵ La glose b octroie, comme on le voit, une certaine priorité à la mise en relation avec le référent externe du Nsite mais l'introduction de l'activité/état n'est pas sans conséquence puisqu'elle autorise – contrairement à *à* localisateur, glose a – des compléments prépositionnels dénotant des objets (et pas seulement des lieux). Rappelons, par ailleurs, que dans (Aurnague 2012) la glose c est complétée par une règle défaisable (implicature) indiquant qu'une entité du type Nsite est normalement présente dans la situation d'énonciation (cf. note 4).

¹⁶ Rappelons que l'analyse de Corblin (2011, 2012) se fonde sur la présomption d'identifiabilité du référent introduit par le Nsite en combinaison avec l'article défini. L'existence de ce référent est garantie par un procédé dit de « F-identification » qui le lie fonctionnellement à l'entité-site de la description mais n'en impose pas, pour autant, la connaissance exacte (de la part des locuteurs). Dans (Corblin 2012), une évolution importante se profile puisque les référents introduits par les Nsite désignant des lieux sont des « lieux-institutions » (et non plus des lieux physiques dont l'existence pourrait ne découler que d'une implicature).

La référence externe en embuscade

En conclusion de ces réflexions, nous voudrions revenir sur la problématique de la référence externe et celle, connexe, de la « métaphore ». Toutes les théorisations ne s'accommodent pas également de la possible absence de référent correspondant au Nsite (absence d'un référent du type Nsite : détachement partiel de la fonction ; absence de tout référent externe : détachement total ; cf. section 2 et (Aurnague 2012)). Sur ce plan, l'analyse homogène ou massive du défini paraît mieux s'harmoniser avec les faits observés que l'approche associative (la référence à un élément homogène/massif n'impliquant pas nécessairement l'existence d'un particulier dans la situation, cf. *Hier, il y avait de la gifle dans l'air* inspiré de (Kleiber 1989 : 90)). Mais il faut, pour cela, transformer la glose introduite à la section 2 en un contenu qui ne mette pas aussi intimement en relation la cible et le site/référent externe tout en accordant une place plus importante à l'activité/état :

Glose c' : 'L'entité désignée par '(Dét) Ncible' est dans l'activité/état associé au référent homogène que dénote '(Dét) Nsite''

[L'activité/état permet la présentation homogène/unitaire du référent]

Comme on peut le constater, les formulations c et c' sont extrêmement proches l'une de l'autre et se distinguent, pour l'essentiel, par l'origine intra- ou extra-linguistique des informations sous-jacentes relatives à l'activité/état. Chaque théorie (défini intensionnel ou défini générique/massif) fera sans doute valoir sa propre justification du recours au défini mais il faut rappeler que cette réalité est, en grande partie, la conséquence du processus de lexicalisation/grammaticalisation mentionné précédemment (et du calque sur la construction localisatrice)¹⁷. De fait, les différences entre les deux gloses sont ailleurs et doivent être recherchées du côté du figement et de la possible disparition de l'article (ex : *être à table*, *être à quai*) ainsi que de la parenté avec les phénomènes d'incorporation documentés dans d'autres langues (Carlson & Sussman 2005, Farkas & de Swart 2003, de Swart & Zwarts 2009, Mithun 1984, 1986)¹⁸. Sur la base de ces divers critères, nous conservons donc une préférence pour un contenu intensionnel du type de celui glosé en c. Plusieurs solutions récemment avancées en sémantique formelle optent d'ailleurs pour une exploitation intensionnelle du contenu du Nsite à travers, par exemple, l'introduction de « types sémantiques » ou d'« arguments thématiques » (voir, entre autres, Carlson et al. 2006).

¹⁷ Ajoutons que, dans la pure logique de l'approche générique/massive, il serait légitime de se demander si l'utilisation du défini repose sur la présentation homogène du référent externe associé au Nsite ou sur celle de l'activité. Ce questionnement est particulièrement crucial pour des noms réinterprétés de façon systématique et transparente à travers la même activité (ex : la chasse) : *être à la bécasse*, *être à la palombe*. Faut-il considérer que lorsque Luc est *à la bécasse*, il est 'à la chasse à la bécasse' ou 'à la bécasse en tant qu'animal/gibier chassé' ? La même question se pose, selon nous, pour les GP en à de type « routine sociale ».

¹⁸ Les phénomènes d'incorporation nominale sont particulièrement intéressants car le nom interprété intensionnellement est, en général, sous-catégorisé par un autre prédicat ou, du moins, composé avec lui. Cette propriété rejoint, il nous semble, les observations de Furukawa (1997, 2010, 2015) qui tendent à montrer que l'interprétation intensionnelle de l'article défini s'accompagne d'une forme de sous-catégorisation/composition. Ainsi, l'exemple (1) ne traite pas d'un hôpital particulier mais du fait de *mourir à l'hôpital* (ou de *la mort à l'hôpital*). Dans les constructions minimales qui font l'objet de notre recherche (*être à (Dét) Nsite*) et pour lesquelles aucun autre prédicat que *être à* n'est présent, c'est la préposition elle-même qui fournit l'élément sous-catégorisant le Nsite à travers l'introduction d'une activité ou d'un état.

Référence externe et « métaphore »

L'aptitude remarquable de nombreux GP en à de type « routine sociale » à ne dénoter aucun référent catégorisable comme un Nsite (ou à n'introduire aucune espèce de site) doit être rapprochée des emplois de ces constructions qualifiés, à prime abord, de « métaphoriques » ou « métonymiques ». *Etre aux (premières) loges, être à la rue ou être au paradis*, par exemple, n'impliquent aucunement la présence d'un référent externe qui serait *un(e) Nsite* (ou *des Nsite*) mais précisent plutôt l'état ou l'activité dans lequel se trouve la cible de la description : 'idéalement placé(e) (pour être témoin d'une chose)', 'sans domicile, sans abri', 'dans un état de bonheur parfait'... Le même mécanisme est à l'œuvre dans l'expression *envoyer (quelqu'un) à l'hôpital* à propos de laquelle Furukawa (1997 : 174) a observé qu'elle ne mettait pas nécessairement en jeu un particulier (i.e. un hôpital) et visait à traduire l'état d'une personne ayant été frappée gravement. Dans (Aurnague 2012 : 203), il a été suggéré que si les constructions en question ont quelque chose de métaphorique (ou métonymique), cette métaphore (métonymie) ne constituait pas, à proprement parler, un glissement de sens mais était la conséquence directe du sémantisme de à routinier, pour autant que celui-ci mette en avant l'activité/état associé au Nsite et n'exige pas le recours à un référent externe conforme au contenu de ce nom (voir les gloses c et c').

Un passage du roman de Daniel Pennac *Journal d'un corps* (Gallimard/nrf, 2012 : 56-57) illustre magnifiquement la manière dont peuvent voir le jour les emplois « métaphoriques » des GP en à routinier. A ce stade du récit, le narrateur est en vacances dans la ferme des Peluchat et pratique, avec les enfants de la famille hôte, un jeu interdit par les adultes : le « saut dans le grain » (ce jeu a pour cadre la grange familiale). Robert, l'aîné des garçons Peluchat, « appelle ça aller à la plage à cause du blé qui est « blond comme le sable à moins que ce soit le contraire » ». Sans doute à dessein, l'auteur/narrateur ne nous livre là qu'une petite partie des facteurs grâce auxquels Robert puis ses compères « détournent » le nom *plage* et la construction (*aller*) à la *plage* pour parler de leur occupation secrète. Le reste du texte démontre clairement que ce sont bien les détails de l'activité qui sont à la source de cette « parlure ». Ainsi : « Le faîtage est à sept mètres, la poutre maîtresse à cinq et le grain monte jusqu'à deux » ; « On se déshabille avant de grimper à l'échelle pour ne pas rapporter de grain dans nos vêtements » ; « On grimpe par l'échelle, on court le long de la poutre et on saute. Un saut de trois mètres dans le vide ! Sans crier surtout ! S'ils nous entendent et qu'ils nous chopent à sauter à *poil* dans leur blé, alors là, ils nous tannent les *deux* culs ! » (les italiques sont de l'auteur du roman). Sujet au vertige, le narrateur éprouve initialement une grande peur à se lancer dans le vide alors que Tijo, benjamin des Peluchat (cinq ans), s'y prête le plus naturellement du monde : « Jusqu'à la semaine dernière impossible de courir sur la poutre, même de m'y tenir debout. Là où Tijo gambade avant de plonger je ne pouvais avancer qu'à quatre pattes et sauter en fermant les yeux ». Bien plus que la seule blondeur du grain, on voit donc que de nombreux autres indices autorisent le rapprochement entre la gamme d'activités associées au nom *plage* et celle « inventée » ici par les enfants : déshabillage, hissage le long d'une échelle, course sur une poutre/plongeoir, saut/plongeon dans une substance malléable (il ne s'agit pas d'eau mais pourquoi, en effet, ne pas faire cohérence de l'incohérence en associant le grain au sable). Lorsque Robert s'adresse au narrateur paralysé par la peur et lui

dit « Tu l'aimes pas la plage ? », c'est bien de l'activité qu'il est question et non du « lieu » *plage* qui n'existe objectivement pas (la grange n'est pas une plage !).

Il faudrait que la situation d'emploi créée par les enfants se généralise pour que le GP à *la plage* vienne à endosser le sens qui lui est contextuellement donné mais là n'est pas l'essentiel : la potentialité « métaphorique » de la construction est, comme nous l'avons déjà dit, inscrite dans le sémantisme même de *à* de type « routine sociale » de par l'importance que celui-ci confère à l'activité/état associé au Nsite et à la possibilité qu'un référent externe **du type Nsite** ne soit pas présent. En dehors de l'enracinement linguistique qui résulterait d'une accumulation de contextes similaires, est-il encore opportun de parler de « métaphore » (ou de « métonymie ») ? On peut en douter. Si métaphore/métonymie il y a, elle est consubstantielle du sens de *à* routinier et doit plutôt être comprise à travers les liens entre cet emploi de la préposition et son usage locatif.

Des lieux-institutions ?

L'aménagement proposé dans (Corblin 2012) pour traiter les constructions à *Dét Nsite* dont le complément identifie un lieu rend, à première vue, l'analyse associative ou fonctionnelle du défini plus compatible avec une absence de référent « physique » externe (catégorisable comme un Nsite). Les GP à *l'école* et à *l'hôpital* n'introduiraient, selon cette vision, qu'un « lieu-institution » et la présence d'un lieu physique (du type Nsite) serait optionnelle car découlant d'une implicature (cf. note 16). Une forme de compatibilité pourrait même être revendiquée entre ce dispositif et l'emploi « métaphorique » de *à la plage* chez Pennac au motif que le groupe prépositionnel ne dénote pas une plage physique mais un « individu exemplaire » (selon les termes de Corblin) de la **plage-institution**. Quoique moins contrainte, cette nouvelle mouture de l'analyse associative du déterminant n'est pas exempte de problèmes. Du côté des lieux tout d'abord puisque c'est d'eux dont il est principalement question dans cette adaptation théorique. Dans la littérature sur les ontologies linguistiques, la notion d'« institution » est en principe mobilisée pour caractériser une entité juridique/morale (créée par l'homme et adossée à un collectif humain) dont l'existence se prolonge au-delà des personnes qui la composent, l'utilisent... Le verbe *fonder* sert souvent de test pour repérer les noms dont une extension de sens ou, le cas échéant, une « facette » dénoterait une institution. Si l'on peut s'accorder sur le fait que des Nsite tels que *école* ou *hôpital* possèdent, dans certaines circonstances, un versant « institutionnel » (autre chose est de savoir si c'est bien de lui qu'il est question dans les expressions à *l'école* ou à *l'hôpital*), que dire de *mer*, *plage*, *montagne* ou *campagne* dans les GP à *la mer*, à *la plage*, à *la montagne* ou à *la campagne* ? Y-a-t-il une « mer-institution », une « plage-institution », une « montagne-institution » ou une « campagne-institution » (comme il y aurait une « école-institution » ou un « hôpital-institution ») ? Ces entités seraient, en tout cas, assez différentes de ce que l'on désigne habituellement par « institution » (voir ci-dessus) et des phrases telles que *Ici, la plage/montagne est une véritable institution* donnent le sentiment très net de ne pointer que l'activité/état associé à la plage ou à la montagne (une description du type *La plage/montagne a été fondée en...* est évidemment exclue). L'affaire se complique encore avec des noms de lieux – plus précisément des parties de bâtiments/habitations ou « entités-mixtes » – comme *balcon*, *fenêtre* ou *wc/toilettes* (l'existence d'un « balcon-institution », d'une « fenêtre-

institution » ou d'un « wc-institution » doit-elle être invoquée ?). Reste que, comme nous l'avons rappelé à la section 2 (voir Aurnague 2012 pour de plus amples développements), les problèmes de référence externe sont encore plus fréquents pour les objets que pour les lieux et peuvent s'y manifester de façon radicale à travers l'absence complète d'élément correspondant au Nsite (dans le domaine des lieux la distorsion n'est que partielle, une entité-cible étant toujours localisée « quelque part » ; on a affaire à une distorsion de type). Corblin (2012) signale à ce propos qu'une solution basée sur le concept d'institution n'est guère envisageable pour les objets (que serait un « objet-institution » ?), ce qui n'est pas pour nous surprendre compte tenu des difficultés déjà rencontrées avec les lieux.

Pour finir...

La question de la référence externe et celle, apparentée, des usages « métaphoriques » ne constituent pas des scories ou éléments annexes de l'étude de à de type « routine sociale ». Elles sont, au contraire, révélatrices de cet emploi de la préposition et devraient être prises en compte par toute analyse descriptive ou formelle des faits linguistiques. C'est ce que nous avons tenté de faire dans (Aurnague 2012) où était, par ailleurs, défendue l'autonomie de l'usage routinier de à vis-à-vis de son usage localisateur. Les compléments apportés dans la présente note visent à rappeler que les groupes prépositionnels en à (routinier) dotés d'un haut degré de « généricité » forment, avec d'autres GP, un véritable continuum de lexicalisation allant des constructions les moins figées aux plus figées et d'une lecture définie du déterminant à une interprétation de nature différente. Ce continuum a été mis en relation avec le processus de grammaticalisation de la préposition à qui, par-delà la diachronie, imprime de sa marque les faits synchroniques. La parenté initiale entre routines et localisation continue ainsi de se manifester en conditionnant la formation et l'utilisation des GP en à (routinier) dont le Nsite est précédé de l'article défini singulier. Autonomie et filiation ne sont pas contradictoires si l'on prend soin de les replacer dans le cadre évolutif dont nous avons brossé les grandes lignes. Les phénomènes sous-jacents de lexicalisation et de grammaticalisation apparaissent, en tout cas, indispensables à la compréhension du fonctionnement sémantique de à routinier et des constructions prépositionnelles auxquelles cet emploi donne lieu.

Références

- Amiot, D. & W. De Mulder (2011). L'insoutenable légèreté de la préposition *en*. *Studii de Lingvistică*, 1, pp. 9-27.
- Aurnague, M. (1996). Les Noms de Localisation Interne : tentative de caractérisation sémantique à partir de données du basque et du français. *Cahiers de Lexicologie*, 69, 1996-2, pp. 159-192.
- Aurnague, M. (1999). Cas inessif du basque et connaissance du monde : l'expression de l'espace a-t-elle horreur du vide (sémantique) ?, in : Plénat M. et al. (eds) : *L'emprise du sens : structures linguistiques et interprétations, Mélanges offerts à Andrée Borillo*. Rodopi, Amsterdam, pp. 19-43.
- Aurnague, M. (2004). *Les structures de l'espace linguistique : regards croisés sur quelques constructions spatiales du basque et du français*. Peeters, Leuven.

- Aurnague, M. (2009). *A cet endroit vs. dans un tel endroit : ce que à nous dit d'endroit et vice-versa*. *Langages*, 173, pp. 34-53.
- Aurnague, M. (2011). *Quittant tout, nous partîmes : quitter et partir à la lumière des changements de relation locative*. *Journal of French Language Studies*, 21, pp. 285-312.
- Aurnague, M. (2012). Quand la routine s'installe : remarques sur les emplois de à de type « routine sociale ». *Revue Romane*, 47:2, pp. 189-218.
- Aurnague, M., Vieu, L. & A. Borillo (1997). Représentation formelle des concepts spatiaux dans la langue, in : M. Denis (ed) : *Langage et cognition spatiale*. Masson, Paris, pp. 69-102.
- Borillo, A. (2000). Degrés de grammaticalisation : des noms de parties aux prépositions spatiales. *Travaux Linguistiques du CERLICO*, 13 (Grammaticalisation -1- : (dé)motivation et contrainte, de Carvalho P. & L. Labrune (eds)), pp. 257-274.
- Borillo, A. (2001). La détermination et la préposition de lieu à en français, in : Blanco X., P.A. Buvet & Z. Gavriilidou, (eds) : *Détermination et formalisation*. John Benjamins, Amsterdam, pp. 85-99.
- Carlson, G. & R.S. Sussman (2005). Seemingly indefinites definites, in : Kepsers S. & M. Reis (eds) : *Linguistic evidence: empirical, theoretical and computational perspectives*. Mouton de Gruyter, Berlin, pp. 71-86.
- Carlson, G., R. Sussman, N. Klein & M. Tanenhaus (2006). Weak definite noun phrases, in : Davis C., A.R. Deal & Y. Zabbal (eds) : *Proceedings of NELS 36*, vol. 1. UMass, Amherst, MA & GLSA, Chicago, IL, pp. 179-196.
- Corblin, F. (2011). Des définis para-intensionnels : être à l'hôpital, aller à l'école. *Langue Française* (Détermination et prédication, Muller C. & H. Nølke (ed)), 171, pp. 55-75.
- Corblin, F. (2012). Locus et telos : aller à l'école, être à la plage. *Corela*, n° thématique (Expression(s) de l'espace en français, Fagard B. & D. Stosic (eds)), <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=2722>
- Cornish, F. (1999). *Anaphora, discourse, and understanding: evidence from English and French*. Clarendon Press, Oxford.
- De Mulder, W. (2008). *En et dans : une question de « déplacement » ?*, in : Bertrand O. et al. (eds) : *Discours, diachronie, stylistique du français : études en hommage à Bernard Combettes*. Peter Lang, Bern, pp. 277-291.
- Fagard, B. & W. De Mulder (2007). La formation des prépositions complexes : grammaticalisation ou lexicalisation ? *Langue Française*, 156, pp. 9-29.
- Farkas, D. & H. de Swart (2003). *The semantics of incorporation*. CSLI Publications, Stanford.
- Furukawa, N. (1986). *L'article et le problème de la référence en français*. Editions France-Tosho, Tokyo.
- Furukawa, N. (1997). *Les Glaneuses de Millet : emploi intensionnel de LE(S)*. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 2, pp. 169-181.
- Furukawa, N. (2010). Article défini, son emploi « intensionnel » et énoncé tautologique. *Bulletin d'Etudes Françaises*, 41, pp. 51-71.
- Furukawa, N. (2015). L'article défini et son usage intensionnel. *Le Français Moderne*, 83-2, pp. 199-212.

- Goyens, M., B. Lamiroy & L. Mélis (2002). Déplacement et repositionnement de la préposition à en français. *Linguisticae Investigationes*, 25.2, pp. 275-310.
- Hernández, P.C. (2012). Peut-on être *aux pizzas* comme on est *aux casseroles* ? Sur les emplois métonymiques des syntagmes prépositionnels en à avec nom d'objet, in : Neveu F. et al (eds) : *Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française, CMLF-2012*. ILF & EDP Sciences, pp. 1759-1776.
- Kilroe, P. (1994). The grammaticalization of French à, in : Pagliuca W. (ed), *Perspectives on grammaticalization*. John Benjamins, Amsterdam, pp. 49-61.
- Kleiber, G. (1989). « Le » générique : un massif ?. *Langages*, 94 (Détermination, énonciation, référence, Danon-Boileau L. (éd)), pp. 73-113.
- Kleiber, G. (1990). *L'article LE générique : la généricité sur le mode massif*. Droz, Genève.
- Langacker, R. (1987). *Foundations of cognitive grammar I: theoretical prerequisites*. Stanford University Press, Stanford, CA.
- Lucas, C. (2011). Form-function mismatches in (formally) definite English nouns phrases: towards a diachronic account, in : Sleeman P. & H. Perridon (eds), *The nouns phrase in Romance and Germanic: structure, variation and change*. John Benjamins, Amsterdam, pp. 159-174.
- Mélis, L. (2003). *La préposition en français*. Paris, Ophrys.
- Mithun, M. (1984). The evolution of noun incorporation. *Language*, 60, pp. 847-893.
- Mithun, M. (1986). On the nature of noun incorporation. *Language*, 62, pp. 32-37.
- de Swart, H. & J. Zwarts (2009). Less form - more meaning: why bare singular nouns are special. *Lingua*, 119, pp. 280-295.
- Pustejovsky, J. (1995). *The generative lexicon*. MIT Press, Cambridge, MA.
- Vandeloise, C. (1987). La préposition à et le principe d'anticipation. *Langue Française*, 76, pp. 77-111.
- Vandeloise, C. (1988). Les usages statiques de la préposition à. *Cahiers de Lexicologie*, 53, pp. 119-148.